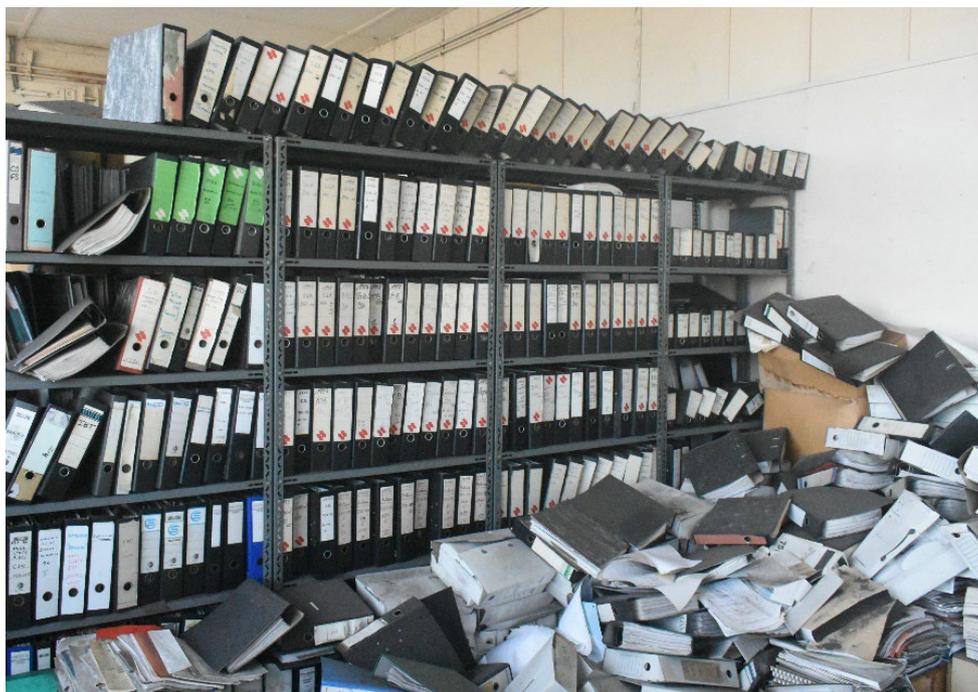


SENS DE L'ORGANISATION OU ORGANISATION DU SENS ?

Comment les archivistes en 2024 tentent de donner un sens
à l'information qu'ils et elles reçoivent de toutes parts.

Une étude de Marie Meyer, Lionel Vanvelthem,
Jean-Louis Moreau et Guillermo Kozlowski
CFS asbl - 2024



Étude 2024

Collectif Formation Société (CFS asbl) – pôle Education permanente/cohésion sociale

Rue de la Victoire 26

1060 Saint-Gilles

02/543 03 03

ep@cfsasbl.be

Toutes publications sont disponibles gratuitement sur ep.cfsasbl.be

Image de couverture : le local d'archives des anciens Ateliers centraux de la société Cockerill à Ougrée, avant démolition

Image quatrième de couverture : une salle à l'IHOES

Avec le soutien de



Il est rare, en dehors de quelques milieux spécialisés, de voir dans les archives une question importante. Encore moins une question qui concerne tout le monde. On imagine les archives comme quelque chose qui relève du passé, ou en tout cas de l'amour du passé, très loin d'être une problématique actuelle.

Pourtant les archives n'ont jamais été une question du passé¹. Par exemple : quand des familles nobles d'Ancien Régime produisent et archivent des titres de propriété ce n'est pas par nostalgie, ce papier donne une propriété sur des terres. Les chartes et autres cartulaires qui constituent les fonds d'archives anciens aux AGR (Archives Générales du Royaume) par exemple servent aujourd'hui uniquement les historiens/chercheurs, Mais ils avaient une utilité bien réelle au moment où ils ont été produits et dans les années, décennies, voire siècles suivants. Quand la police crée des archives de citoyens étrangers sur son territoire ce n'est pas non plus pour garder un souvenir, cela sert concrètement à les contrôler, les arrêter, etc. Des archives peuvent aussi servir dans le cadre d'un État à collecter des impôts. De la même manière quand une entreprise archive des contrats ce n'est pas pour s'amuser. Dans les sociétés de l'écrit archiver des documents et utiliser ces archives est une question essentielle qui est liée à l'exercice dans le présent d'un pouvoir.

Archiver est une question importante pour le pouvoir mais aussi pour les

¹ Dans le monde de l'archivistique, on se sert aussi parfois de l'étymologie du mot "archives" : celui-ci viendrait du latin *archium/archivum*, lui-même du grec *archeion*, dont le sens pourrait être lié à la résidence des archontes (magistrats), ce qui renvoie à l'aspect administratif et à la valeur de preuve qu'avaient les archives dès l'origine. Voir par exemple : <https://doi.org/10.3917/sigila.036.0013>

groupes minoritaires, c'est une manière de proposer d'autres histoires, composer d'autres généalogies, décider ce qui leur importe de garder, réactiver des expériences. Par exemple lorsque les archives des luttes des étrangers montrent l'incohérence des lois sur l'immigration mais aussi lorsqu'elles permettent de retrouver des manières de faire, des discours, des alliances qui peuvent être réactivées...

Dans son livre *Brouillard toxiques*², Alexis Zimmer retrace des luttes écologistes dans la vallée de la Meuse entre le milieu du XIX^e et le milieu du XX^e siècle : les connaissances des ouvriers sur la pollution, celles des paysans, celle d'un pharmacien, les manifestations. Mais aussi la manière dont l'État, les commissions scientifiques, des syndicats fascinés par les progrès techniques, étouffent ces luttes. Ainsi résumé, cela ne sert pas à grande chose, mais avec toutes les archives déployées qui lui donnent corps ce livre ouvre des pistes d'action aujourd'hui. C'est ce genre de possibilités qui nous intéressera particulièrement dans cette étude.

Avec l'arrivée des techniques numériques, l'importance des archives a pris une autre dimension. La quantité de documents disponibles, la facilité d'accès, la simplicité de réaliser des copies, la capacité de traitement sont sans commune mesure et modifient de manière très importante la fonction des archives. En quelque sorte, le pouvoir des archives, son rayon d'action, son emprise se sont accrus. Mais ce n'est pas

² A. ZIMMER, *Brouillards toxiques. Vallée de la Meuse, 1930, contre-enquête*, Bruxelles, Zones sensibles, 2017.

Voir aussi : *Première semaine de décembre 1930 : un brouillard mortel dans la vallée de la Meuse* un article du même auteur, publié en mai 2014 par l'IHOES : http://www.ihoes.be/PDF/IHOES_Analyse125.pdf

seulement une question d'ampleur, car des nouvelles problématiques sont apparues.

Si nous formulions notre question à ce stade-ci elle serait : les archives sont depuis le développement de l'écriture un enjeu important de pouvoir. Cet enjeu s'est développé et modifié avec les techniques du numérique. Qu'est-ce que cela modifie pour des expériences minoritaires ?

Notre problème n'est pas tant de critiquer la digitalisation, peu importe si elle nous plaît ou pas, elle est là, mais de trouver des manières de comprendre, de fabriquer des prises sur elle, de lui donner certaines formes, d'éviter qu'elle en prenne ou qu'on lui en donne d'autres, de comprendre aussi quelles sont ses limites, d'empêcher qu'elle écrase certaines de nos expériences...

Dans notre travail nous avons laissé une très grande place à la description : comment fonctionnent ces archives, comment elles sont constituées, comment on s'en sert ? Présenter les archives en action nous semble une manière d'inciter à se les approprier. D'imaginer ce que les uns et les autres, depuis les différents terrains d'action où nous nous trouvons, nous pouvons faire avec des archives. Notre volonté est de montrer le plus possible des archives dans ce qu'elles ont de vivant, de permettre de les intégrer dans nos expériences de travail ou d'activisme.

Mais reprenons les choses depuis le début de notre recherche.

Ce travail est une rencontre, d'une part, des archivistes de l'association des archivistes francophones de Belgique

(AAFB) ; Marie Meyer (archiviste indépendante), Lionel Vanvelthem (archiviste à l'IHOES, Institut d'histoire ouvrière, économique et sociale) puis Jean-Louis Moreau (archiviste au cabinet d'historiens et d'archivistes ORAM), d'autre part, des chercheurs venus de l'éducation populaire membres du groupe de travail PUNCH³, Nadid Belaatik (au début de ce travail il était engagé par le GSARA), Guillermo Kozlowski (philosophe de formation, chercheur au CFS asbl), puis Arthur Lacomme (animateur à Radio Panik). Cette rencontre est une initiative de Clara Beaudoux fin 2022 (à l'époque elle était chargée de projet à l'AAFB). Des archivistes qui travaillent les enjeux de leurs pratiques et des chercheurs dont la question est de travailler des problématiques liées à la numérisation, toujours à partir de cette question : qu'est ce que ça change au niveau du terrain ? Quelles sont les modifications qu'implique le numérique ? Comment composent-elles avec l'expérience des travailleurs, que peuvent en dire des travailleurs expérimentés ?

Notre volonté n'est pas de vulgariser le travail des archivistes, mais de réaliser un travail commun pour s'approprier plus largement ce travail ainsi que les réflexions qu'il génère, penser ensemble. C'est dans cette perspective qu'il nous est paru intéressant dans la rédaction de ce texte de transcrire les discussions telles qu'elles sont arrivées lors des trois rencontres de travail que nous avons enregistrées. La forme, les hésitations mais surtout les liens qui sont faits sur le moment sont importants. C'est déjà une manière de déborder la très grande formalisation que propose la numérisation massive des

la numérisation, à travers des rencontres, conférences, journées de formation, écrits, podcasts, etc.

³ PUNCH Pour un Numérique Humain et Critique est un groupe de travail qui existe depuis une dizaine d'années. Il s'est donné depuis le départ l'objectif de comprendre les changements induits par

choses. Il ne s'agit pas non plus de partir dans tous les sens, mais de tenter de ne pas écraser ce que la rencontre apporte comme inattendu.

Ces moments de transcriptions sont mis en regard avec une réflexion plus formalisée autour des enjeux de la numérisation des archives. Ces réflexions (transcrites en italiques) ont été rédigées par Guillermo Kozlowski mais tous les intervenants ont eu accès aux deux moments, et l'ensemble du texte a été revu par tous. Ce n'est pas une séparation entre terrain et réflexion ni encore moins une hiérarchisation. Il ne s'agit en aucun cas d'expliquer ce qui a été dit, mais d'ajouter un autre type d'intervention, en espérant que les deux résonnent le plus richement possible.

Le plan de l'étude est très simple, on suit pas à pas les étapes de constitution d'une archive. L'intention de départ, le lieu d'archivage, les fonds qui le composent, la manière de les classer, l'accès... En essayant de noter les différents enjeux actuels que nous retrouvons.

DANS LE DÉSORDRE, PREMIÈRE RENCONTRE

DANS UN CAFÉ, EN SOIRÉE

Sont présents : Lionel, Marie et Guillermo.

G Quand est-ce que vous repérez des changements liés à l'arrivée de la numérisation ?

L Ouf...

M Il y en a beaucoup.

L Je vais essayer de structurer ma pensée. Moi, j'ai commencé à travailler dans ce centre d'archives en 2006 et déjà à l'époque on parlait de numérisation. Il y

avait déjà des scanners et d'autres outils pour numériser, il y avait déjà l'idée qu'il fallait garder les fichiers numériques, mais ça n'avait pas l'ampleur que cela a aujourd'hui. Quand j'ai commencé à travailler, il y avait déjà un serveur et des fichiers qui y étaient stockés. Aujourd'hui [2023], à mon sens, la numérisation et le numérique c'est autre chose, ça touche la vie des gens. En archivistique, la question que je me pose avec les outils OpenAI ou ChatGPT c'est qu'est ce qui va rester des métiers intellectuels comme le nôtre. Peut-être que dans quelques années, une IA dédiée pourra archiver aussi bien, voire plus efficacement, qu'un archiviste, les inclure dans un inventaire, les concaténer, faire des textes et des articles. Je ne sais pas ce que deviendra mon métier dans 10 ans, c'est plus une inconnue aujourd'hui qu'il y a 16 ans. C'est cela qui me vient à l'esprit quand tu me parles du contact avec le numérique (...).

Il y a plusieurs sujets : le numérique en tant que tel, comment on numérise, qu'est ce que cela va entraîner sur le métier et puis comment on fait pour que nous, archivistes, on ne devienne pas un instrument de contrôle.

M Je te rejoins. Il y a la numérisation des archives et ce besoin que les gens ont d'accéder directement à l'information par une archive numérique au lieu de consulter le papier. Et il y a la croissance des archives « digital born », est-ce qu'à un moment il va y avoir un trou dans les archives ? Comment est-ce qu'on conserve ce support ? Ça remet en question notre métier, dans ce sens : est-ce qu'il reste des archives de cette période numérique ? je me demande si on ne va pas avoir à un moment un problème...

L Oui, je pense qu'on va l'avoir. Maintenant ça va mieux, mais au début des

années 2000... Nous [l'IHOES] on fait entre autres l'histoire syndicale. Les archives syndicales au format papier, en tant que telles, c'est déjà assez compliqué, parce que souvent les centrales syndicales ne pensaient pas à conserver leurs archives, mais les mails qui ont été envoyés il y a 20 ans... Quand t'envoyais un courrier dans les années 1960 le courrier finissait par se retrouver souvent dans une boîte d'archive, mais un mail dans les années 2000 il est où ? Il est souvent perdu, ça fait trop longtemps.

M Là, il y a un vrai enjeu. Les GAFAM nous poussent à dire « la petite loupe de recherche va tout trouver », il n'y a pas besoin de classer, il n'y a pas besoin de s'occuper des archives, on le fait pour vous. Mais en fait ils ne le font pas. Où vont ces archives et qu'est-ce qui restera ? Que deviendra notre métier ? Que faire pour éviter ce blanc...

L Voilà c'est tout...

Voilà, c'était presque tout... Un état des lieux des problèmes posés par l'informatique tels qu'ils apparaissent au début de notre travail. C'est un peu confus, mais cette confusion fait partie du problème, les implications de la numérisation prolifèrent dans tous les sens, en même temps que les algorithmes sont vendus avec la promesse de nous rendre les choses simples. Il est important, dans un premier temps, de formuler aussi cette difficulté. Partir de la numérisation telle qu'elle est appréhendée. Cette première rencontre de travail enregistrée continuera dans ce mode exploratoire. Elle était indispensable pour commencer à produire une connaissance plus élaborée, plus précise, plus utilisable. Mais elle est aussi limitée. Pour continuer à avancer nous allons changer de lieu, aller sur place. Nos prochaines de travail suivantes auront lieu à

l'IHOES dont Lionel est salarié. Puis dans les bureaux de l'EPUB (Église Protestante Unie de Belgique), qui a engagé Marie et Jean-Louis pour s'occuper de ses archives. Comme nous l'avons signalé au début de cette étude, dans les deux cas il s'agit d'histoires minoritaires, en ce sens que ce sont des points de vue différents de la représentation majoritaire de la société belge.

Se déplacer, aller dans le lieu où sont les archives, n'est pas simplement une coquetterie, il s'agit d'abord de regarder comment fonctionnent ces archives et ce que le numérique modifie. Mais il est tout aussi important pour comprendre une technique qui se veut sans lieu (dématérialisé), existant partout sans être nulle part, de la regarder depuis quelque part. Rencontrer ceux qui y travaillent, voir les bâtiments, le quartier dans lequel ils se trouvent...

C'est aussi une manière de montrer un peu plus les archives en action, en mouvement, dans leur actualité. Peut-être, c'est notre intention, cela permettra d'inventer plus de manières de s'en servir.

ÊTRE QUELQUE PART, FAIRE PARTIE D'UNE HISTOIRE

DANS UNE SALLE DE RÉUNION À L'IHOES

Sont présents : Lionel, Marie, Clara, Arthur et Guillermo.

L Un peu d'histoire, sinon on ne va pas y arriver. L'Institut d'histoire ouvrière, économique et sociale (IHOES) a été fondé par Michel Hannotte et René Deprez, deux historiens engagés, à la fin des années 1970. Un des fondateurs était bibliothécaire aux *Chiroux* et a commencé à collecter des archives.

Il a d'abord déposé ses collections aux *Chiroux*, avant de les entreposer dans un local privé. À un moment donné il s'est retrouvé avec plusieurs centaines de mètres linéaires d'archives. En archivistique on compte par mètres ou kilomètres linéaires. (Si vous prenez une boîte d'archives c'est souvent un peu plus de 11 cm linéaires, si vous en prenez 8 vous avez près d'un mètre linéaire.) Du coup, il a cherché un lieu pour entreposer ça. C'est ainsi que la maison communale de Jemeppe-sur-Meuse, à Seraing, l'a accueilli. C'est très intéressant pour le projet parce que c'est la banlieue industrielle et ouvrière liégeoise. On appelle encore Seraing « Seraing La Rouge », c'est entre autres là qu'ont eu lieu quelques-unes des premières luttes, notamment en lien avec l'Association Internationale des Travailleurs, dans la région liégeoise. Ceci dit maintenant on est hébergés par la Province et on devrait déménager de l'autre côté de la Meuse dans un ancien hôpital de Cockerill⁴. Là-bas on devrait avoir tout sur place. Ici on n'a qu'une petite partie des archives, les autres sont disséminées principalement dans trois dépôts.

A En termes de volume, quelle partie du fonds est ici ?

L Difficile de dire mais très peu (...). Environ un dixième, voire moins. On a un dépôt principal du côté du quartier Saint-Laurent qui doit avoir 400 m² et deux autres dépôts temporaires, un dans l'ancien garage d'une école à Seraing et l'autre à Montegnée. À eux deux, ils doivent contenir un peu plus de 500 m². Puis un petit garde-meuble avec les œuvres d'art. Donc autour de 1000 m² et ici environ 100 m².

DANS UNE SALLE DE RÉUNION À L'EPUB

Sont présents : Marie, Jean-Louis, Lionel, Nadid, Arthur et Guillermo.

JL D'abord, on est historiens indépendants et en 2017 on a été contactés par l'Église protestante qui avait un problème de gestion d'archives. Cela faisait très longtemps qu'ils imaginaient inventorier, classer leurs archives et, à ce moment-là, ils se sont décidés à le faire. Ils ont lancé un projet de trois ans et on devait (à deux) classer environ 300, 400 mètres d'archives qui dormaient dans les caves.

Ce qu'il y a de fabuleux dans ce projet, c'est qu'on s'est rendu compte que l'on conservait ici des archives très anciennes. En général, même quand on va dans des institutions anciennes, il y a une sorte de stratification qui se produit et on a beaucoup plus d'archives récentes et peu d'archives anciennes. Ici les strates étaient très régulières et on avait aussi bien des archives du XIX^e que du XX^e, quelque chose d'assez unique. On a par exemple trouvé des traces de Van Gogh comme évangeliste dans une des Églises qui est à l'origine de l'EPUB.

C'est une autre caractéristique à souligner, dans « Église Protestante Unie de Belgique » (EPUB), « unie » vient du fait que cette église est la résultante de la convergence de plusieurs congrégations plus anciennes. Il y a eu des fusions successives, la dernière date de 1977.

On devient vraiment un centre d'archives, nous essayons chaque année de résorber les documents que nous recevons. Pour le moment beaucoup a été fait pour les archives papier, et on continue (on vient de recevoir 10 caisses d'un pasteur qui part à la retraite) ... Plus récemment on a soulevé au sein de l'Église

⁴ Entretemps, le projet est tombé à l'eau.

la problématique des archives numériques. Là il y a une tout autre démarche à mettre au point. C'est Marie qui a mis ça en route.

M L'idée est d'avoir un Centre d'archives papier et numérique. Le centre se construit depuis 2017 et commence à tenir la route, les gens amènent d'eux-mêmes leurs archives et on se dit que ça vaut la peine de faire la même chose du côté numérique.

(...)

G Quel est l'objectif que se donne l'Église protestante en constituant ces archives ? Qu'est-ce qui les intéresse ?

M Ils ont un intérêt pour leur histoire. C'est quelque chose d'assez courant dans les groupes qui se sont battus pour exister. Par exemple on [ORAM] a aussi un contrat avec La Société Royale d'Homéopathie Belge. Ce sont des groupes qui se battent pour exister. Ils ont la volonté de valoriser, de savoir ce qui existe et de trier.

JL Oui, je confirme ce que dit Marie, il y a un côté pragmatique. En 2016 il y a eu un débat autour de l'alternative suivante : donner les archives à l'État ou les conserver, mais ceci impliquait de trouver un moyen de les rendre accessibles. Ce n'est pas seulement les rendre accessibles physiquement, mais aussi intellectuellement. Il y avait des masses d'archives, mais personne ne savait ce qu'elles contenaient. Il a été décidé de garder les archives, ce qui s'inscrit dans cette sensibilité protestante de minorité. Une minorité qui depuis le XIX^e siècle est très sensible à la conservation des documents. Il faut montrer que le protestantisme existe en Belgique et quoi de mieux que des documents pour le prouver ? C'est symptomatique de

voir que quand les protestants ont créé une association d'histoire du protestantisme en Belgique ils se sont focalisés sur le XVI^e et XVII^e siècles pour montrer que le protestantisme avait des racines profondes, historiques, que ce n'était pas un produit d'importation, que c'était un mouvement propre à la Belgique. Et en conservant les archives ils restent dans cette logique. « On peut vous prouver que nous sommes établis à Charleroi depuis 1845, à Namur depuis 1843... », etc.

Puis il y a un autre aspect dans la sauvegarde des archives qui intéressait beaucoup les protestants au XIX^e siècle, c'étaient les récits de conversion. Ils voulaient créer un mouvement de réveil spirituel et religieux au sein de la population catholique belge et ils ont gardé toutes les traces de ce mouvement. Un objectif plus spirituel. Ça explique pourquoi on a de si belles archives qui remontent au XIX^e siècle.

Il y a une histoire des archives, non seulement de chacun des éléments qui la composent mais aussi de la manière dont ces éléments sont rassemblés, classés, montrés. La constitution de chaque archive est en elle-même une histoire. Cette histoire n'est pas anecdotique, elle témoigne de manières de s'intéresser à ce qui compose telle ou telle archive. Qui accueille ? Où ? Qui finance ? Quels accords ? Qui amène ses documents ? Il y a des intentions de départ (qui par ailleurs peuvent évoluer), des contraintes matérielles, la nature des documents, le regard des historiens/archivistes, la contribution de ceux qui possèdent des archives... qui s'agent d'une manière particulière. Une archive est une manière de faire exister un point de vue sur le monde.

Nous pouvons entendre comment dans leur processus de constitution chacun de ces deux services d'archives prend

une forme qui lui est propre. Ces archives qui témoignent d'expériences relativement invisibilisées, ont leur propre manière d'organiser les choses qui est en relation avec ces expériences.

Les archives ne sont pas un ramassis de vieilles choses, ni même une simple manière d'accumuler et sauvegarder des choses qui peuvent servir, elles existent dans le présent, ouvrent des possibles, nous incitent à certaines recherches. Le fait même d'afficher un intérêt pour un certain type de documents, dans un lieu déterminé, avec un point de vue, dans un cadre singulier, est déjà une manière d'intervenir dans le présent.

Tout ceci est évident lorsque on prend en compte des archives qui existent dans un lieu visible, puisqu'il y a bien des documents que quelqu'un, ou quelques-uns ont rassemblés, triés, conservés... Parce qu'il y a bien un propriétaire des lieux ou un financement quelconque qui paye le loyer... Parce qu'il y a des gens qui ont la clé, etc.

C'est surtout une évidence lorsque la profondeur historique des archives, le monde dans lequel elles ont existé, les mouvements dont elles participent et qui les relient au nôtre, sont mis en évidence par un regard d'historien. Ce serait une autre histoire si la question était simplement de les classer dans un système universel.

D'OÙ VIENNENT LES ARCHIVES ?

DANS LE BUREAU DU SERVEUR À L'IHOES

Sont présents : Marie, Lionel, Guillermo, Arthur et Clara.

L La plupart des photos qu'on trouve dans ces étagères sont des photos du fonds de *La Wallonie* (puis *Le Matin*), un journal socialiste et syndical à Liège qui a fermé ses portes il y a quelque temps déjà. *La Wallonie* a fermé dans les années 1990 et *Le Matin* en 2001. Quelques années après la fermeture du journal, la FGTB nous a proposé de récupérer le fonds. À la fois des photos et des archives privées. C'est un très beau fonds⁵.

G Ça se passe souvent comme ça ?

L Oui, c'est souvent comme ça. En archives privées on te téléphone en urgence et on te dit que le bâtiment va être détruit dans une semaine... Alors t'arrives et t'as un énorme tas d'archives que tu dois récupérer ou échantillonner. Parfois, dans le meilleur des cas, comme pour le fonds de *La Wallonie*, les fonds sont pré-classés dans des petites caisses, dans des petites boîtes. Là c'est vraiment super parce qu'il y a des cotes. Mais la plupart du temps en archives privées il n'y a pas de classement, donc on retrouve des archives parfois...

M Sur le tas.

G Comment vous décidez ce que vous gardez, parce que vous ne pouvez pas tout prendre ?

⁵ La fiche d'inventaire est disponible en ligne : <https://ihoes.ideesculture.fr/index.php/Detail/objets/72832>

L Oui, effectivement, chaque centre d'archives a sa politique d'acquisition. Ici on a des archives liées au monde ouvrier, au social, à l'industrie, aux courants féministes, anarchistes, communistes, etc. Donc on ne garde que ce qu'on doit conserver. On a aussi des archives libérales, patronales, mais ce n'est pas notre cœur de métier.

Le premier critère c'est : est-ce que ça rentre dans la thématique ? Le deuxième : est-ce que c'est intéressant, est-ce que c'est rare ? Parce que si on collecte des journaux qui sont disponibles à la Bibliothèque royale ça ne sert à rien de les avoir ici. Donc c'est la rareté, la thématique...

M Et l'état... ?

L ... et l'état. Par exemple : si on trouve des archives amiantées ou remplies de moisissures, on ne va pas les prendre parce qu'on risque d'engendrer des problèmes sanitaires ou de contaminer les dépôts, ou alors on va les mettre en quarantaine un certain temps. Mais nous n'avons pas la place pour le moment...

DANS UNE SALLE DE RÉUNION À L'EPUB

Sont présents : Marie, Jean-Louis, Lionel, Nadid, Arthur et Guillermo.

G Quand tu travailles comme archiviste indépendant qu'est-ce qu'on te demande ?

M « Allo, bonjour, on déménage dans deux mois, qu'est-ce qu'on fait avec nos archives ? » « Qu'est-ce qu'on peut jeter ? »

L Ça n'arrive pas seulement aux indépendants... Les archivistes employés ont

aussi ce genre de problèmes... « On déménage demain... »

M Ou alors, « Bonjour, on veut tout numériser ». Ça démarre souvent avec des situations types...

JL ... les fusions, les déménagements (souvent ça va de pair), les travaux dans les bâtiments. Il peut aussi arriver un accident dans les archives et souvent le producteur se demande s'il jette tout ou s'il y a moyen de sauver quelque chose.



Une partie de la bibliothèque à l'IHOES

M Dans le numérique c'est un peu pareil. Une structure a eu un « accident » RGPD... Elle a une plainte. Par exemple le RGPD dit que chacun a le droit de savoir quelles informations le concernant sont conservées. Les entreprises en général sont prêtes, mais des ASBL ont une demande et constatent qu'elles ne savent pas répondre dans les délais, parce que le classement ne le permet pas. Alors les structures décident de s'occuper des archives parce qu'elles sont obligées, mais aussi parce que dans ces cas-là l'archivage remonte dans les priorités et

que d'un coup les organisations y voient un intérêt.

Qu'est ce qui n'est pas gardé... qu'est-ce qu'il faut jeter ? Comment éviter que certains documents ne soient pas perdus ? Toutes ces questions se posent aussi bien d'un point de vue spéculatif que pratique et souvent dans des moments relativement critiques pour une structure. Il y a une réponse théorique mais en même temps il faut bricoler des solutions pratiques. Il faut que ceux qui se débarrassent des documents soient au courant de l'intérêt potentiel, qu'ils s'adressent aux archivistes, que ceux-ci trouvent les lieux pour archiver, etc. Encore une fois, ce genre d'archive ne peut exister qu'en lien avec le présent. Il fait partie d'un écosystème.

Il y a quelque chose de vertigineux dans la question de ce qui est sauvegardé et en même temps de très sibyllin. Le choix de ce qui peut être gardé, de ce qui sera disponible dans le futur, et ce qui sera définitivement détruit, des informations qui disparaîtront pour toujours. Tout ce que nous pouvons imaginer comme intérêt pour un document, la spéculation sur les recherches et les débats à venir, mais aussi une réalité parfois très plate... Une comptabilité d'entreprise, des notes d'un membre d'un mouvement groupusculaire, des photos d'inconnus dans une rencontre oubliée de tous...

Par exemple : L'EPUB conserve aujourd'hui un certain nombre de dossiers de candidats pasteurs. Dossiers sensibles sur le plan juridique (RGPD), peu intéressants au point de vue de la gestion de l'Église une fois que le candidat est rejeté ou accepté. Plusieurs arguments plaident donc en faveur d'une destruction rapide. Mais avec le recul, si l'on avait conservé ces dossiers sur le long terme, quelle mine... On trouverait le dossier de Van Gogh, celui d'un homme

politique connu, d'un théologien d'envergure... Et on pourrait se dire : « c'est là que tout a commencé »

Si la question est compliquée c'est que déterminer le périmètre de ce qui nous concerne est impossible. Nous pouvons toujours trouver des liens et inventer des manières de les actualiser. Mais, en même temps, actualiser des liens, les faire résonner nécessite aussi d'en oublier d'autres. Sans oublier il n'y a pas de pensée possible.

En face de ceci il y a un imaginaire du numérique qui permettrait de tout garder pour toujours, de ne rien perdre. C'est n'est pas le cas, il est matériellement impossible de tout garder. Mais cette idée est désormais toujours présente en arrière-fond. Nous pouvons parler d'infobésité. À force de tout garder, on finit par ne plus rien retrouver et ne plus y voir clair dans ce que l'on conserve. L'information importante se perd dans le reste. Nous pouvons aussi concevoir cela sous la forme de silence et de bruit.

Dans les archives anciennes (genre médiévales), on a beaucoup de silence : les documents gardés ne sont qu'un maigre pourcentage de ce qui a été produit et depuis lors perdu. C'est un problème pour reconstituer une histoire fidèle.

Dans les archives contemporaines, surtout depuis le numérique, on a beaucoup de bruit : les documents sont en surabondance et noient l'information. C'est un problème pour retrouver l'information pertinente.

L'archiviste est un funambule qui doit constamment trouver l'équilibre entre trop d'information et pas assez.

Le fantasme de pouvoir tout conserver empêche souvent une réflexion sur ce qui est gardé, pourquoi, comment, où,

avec quelles conditions d'accès. Aussi parce que la manière particulière de garder qu'est la numérisation des archives, les possibilités qu'elle offre, les choix qu'elle comporte ne sont pas questionnés. Ils ne sont en général regardés que comme un processus de sauvegarde universelle. Donc neutre, sans choix, sans point de vue, sans vrais enjeux. Seul l'accès semble quelquefois être débattu.

Archiver n'est pas stocker, mais d'abord choisir ce qui est gardé et de quelle manière. Peut-être que le principal danger avec l'idéologie de la numérisation est de masquer cette problématique centrale.

LES LIEUX

LA CAVE DE L'EPUB

Sont présents : Marie, Jean-Louis, Lionel, Nadid, Arthur et Guillermo.

A Où va-t-on ?

M Il y a deux caves, celle dans laquelle on va rentrer contient les archives définitives, enfin celles qui sont déjà traitées. Le traitement est fini mais on complète ces archives avec des documents que nous recevons. Puis il y a la cave de droite où on ira plus tard c'est une cave de tri, c'est ce qui nous reste à inventorier et classer.

A Tu peux nous décrire les lieux ?

M On est dans des caves avec des étagères sur lesquelles il y a différents fonds qui sont disposés, classés... On a des boîtes avec des numéros qui contiennent un ou plusieurs dossiers chacune. Il y a plusieurs fonds ou sous-fonds qui sont numérotés, et chaque numéro que nous trouvons sur la boîte

est inventorié. Je peux aussi vous montrer des inventaires.

Quand on dit que nous avons fini le traitement cela veut dire que nous avons publié ça (l'inventaire) et que nous avons collé les étiquettes.

A On peut aller à côté, il y a un peu trop de bruit ici...

M Oui, mais ça vaut le coup d'expliquer ce bruit, ce sont des déshumidificateurs... On a eu pas mal de problèmes d'inondations ici, principalement pendant le Covid. Ça coulait par le plafond, alors qu'en général on a peur que l'eau arrive d'en bas... Les déshumidificateurs permettent d'avoir le taux d'humidité qu'il faut, c'est ce qui permet de garder les archives stables. C'est essentiel pour cette cave-ci.

Je disais : c'est fini quand l'inventaire est édité et que les étiquettes sont collées. C'est très satisfaisant de coller des étiquettes.

L Oui, oui, oui c'est vraiment la fin du travail, tu conditionnes dans les rayonnages, tu places ton étiquette.

M D'ailleurs s'il y a de l'humidité les étiquettes tombent... L'inventaire, c'est, numéro par numéro, qu'est ce que contient une archive. Si on regarde le 1050 on sait ce qu'il y a.

G Et il y a quoi dans le 1050 ?

M Alors, des séries de correspondance échangée entre les pasteurs et les membres de la congrégation de Nessonvaux. C'est de la correspondance... et là il y a les noms des pasteurs qui sont précisés. Nous avons tendance à faire des inventaires très détaillés...

JL C'est une des richesses du travail fourni pour l'EPUB, on considère que quand un archiviste travaille il produit environ une page d'inventaire pour un mètre d'archives. Mais ici on est dans un rapport d'environ quatre pages d'inventaire pour un mètre d'archives.

L J'imagine que ça dépend aussi du type de fonds que tu as, si tu as des gros dossiers qui contiennent uniquement de la correspondance ça va aller plus vite que si tu as des petites pièces super intéressantes.

M Oui !

DANS L'AUTRE CAVE DE L'EPUB, UN PEU PLUS TARD...

JL Le hall devrait servir au classement des journaux, mais pour le moment il sert de centre de tri. On vient de recevoir entre 12 et 15 mètres d'archives d'un pasteur et il y a de tout dans ces archives : son affiliation à une loge franc-maçonne, de la documentation sur la Croix-Rouge... il y a de tout. Il faut déjà faire un tri assez sévère en séparant tout ce qui est documentation de ce qui est archive.

M Tu peux expliquer la différence entre documentation et archive ?

JL Une archive est tout ce qui est reçu ou produit par un individu, une famille, une institution. La documentation est ce que le même producteur va rassembler par intérêt personnel ou bien pour aider à son travail. C'est ce qui n'est pas produit par la personne. Souvent, la documentation, ce sont des imprimés, des coupures de presse, des brochures, des livres, des catalogues, des rapports annuels. Les gens ne font absolument pas cette distinction. Souvent ils nous

disent : « j'ai de belles archives ! » Il nous est arrivé dans plusieurs contrats que nous avons eus avec Marie de trouver une collection de documents tandis que les archives avaient été détruites parce que considérées comme peu intéressantes. On récupère de la documentation sur leurs activités, mais très, très indirectes.

M ... ou alors ils mêlent les deux sans distinguer ce qui a été produit du reste.

JL Ici c'est le cas, on a des psautiers (des recueils de psaumes) qui sont mélangés aux cours que le pasteur Boudin donnait à l'Université Libre de Bruxelles, ou bien des documents qu'il avait retiré des archives de pasteurs du XIX^e siècle... Donc c'est un peu un challenge, on ouvre une boîte et on ne sait pas ce qu'on va trouver à l'intérieur, et souvent c'est déjà un mélange dans la même boîte : une coupure de presse, une lettre autographe, un catalogue d'exposition...

M ... et il travaille par thème.

JL Il travaille par thème, c'est le propre de la documentation d'être classée par sujet. Le documentaliste va trier une information pour la mettre à disposition d'autrui en triant par sujet. Il produit des catalogues thématiques, souvent basés sur un système de classement décimal. Les archives doivent être classées en fonction du principe de provenance. On aura donc les différentes activités d'une personne, sa correspondance sans doute, des documents sur sa formation... Et puis ses différents mandats. Je prends « mandats » dans un sens très générique : ses différentes activités, professeur, pasteur, administrateur de société... On progresse comme ça en fonction des activités d'une personne, mais pas du tout par sujet.

DANS LE LOCAL DU SERVEUR A L'IHOES

Sont présents : Marie, Lionel, Guillermo, Arthur et Clara.

G Ici il y a tout un ensemble disparate de photos qui viennent d'un journal, comment vous faites avec ça ?

L Ces photos sont des collections, ce ne sont pas des fonds d'archives. Quand on a un fonds d'archives on doit respecter le classement originel de l'auteur, si on peut : c'est le respect du fonds. Ici c'est une collection, c'est classé plutôt par ordre alphabétique ou par thématique, donc c'est très simple, on garde ce classement. Quand il s'agit d'un fonds c'est plus compliqué, il faut le garder tel qu'il a été classé par le producteur. Dans ce cas-là l'archiviste ne fait que décrire l'information, il ne change pas les choses. On essaye de créer des séries entières, à l'intérieur des ensembles de dossiers et à l'intérieur de ces dossiers des pièces. Quand on a tout classé on peut inventorier, cote par cote, article par article.

Le traitement de chaque archive suit la logique propre du producteur de l'archive. Archiver n'est pas mettre des choses en ordre, mais d'abord trouver le type d'ordre, la logique spécifique qui réunit des documents dans un fonds d'archive. Ensuite le travail de l'archiviste, c'est de classer suivant cette logique, en la respectant le plus possible.

Bien entendu il n'est pas impossible de travailler en ce sens avec du numérique, néanmoins ce n'est pas l'utilisation « naturelle » du monde digital.

D'abord parce qu'une partie importante de l'ordre qu'un producteur confère à son archive est liée à la matérialité des

éléments qu'il produit. Le papier notamment se prête à certains modes de classement qui ne sont pas ceux du numérique. Nous reviendrons sur cette question un peu plus tard, mais il est important d'évoquer son existence dans les problématiques liées aux logiques de classement.

Mais la principale problématique est plutôt celle de respecter des logiques différentes. Le monde numérique, et Internet particulièrement, est très adapté à une utilisation en termes de gigantesque centre de documentation. Les classements thématiques, par mots-clés (tags), par métadonnées y sont particulièrement efficaces. Par ailleurs, ce genre de découpage est celui qu'opèrent les moteurs de recherche « classiques », mais aussi celui, plus sophistiqué, dit d'Intelligence artificielle (IA).

Cet écosystème numérique est beaucoup moins à l'aise lorsqu'il s'agit d'analyser des logiques locales liés à un producteur, un lieu, une situation, un point de vue. Il aura largement tendance à aplatir les singularités, à généraliser, à intégrer les documents dans des catégories universelles. Or le sens de l'archive est dans son originalité⁶.

Ce que les archivistes établissent est un lien direct avec le producteur. Rappelons que celui-ci n'est pas nécessairement un individu, il peut s'agir d'une institution, d'un groupe informel, d'un mouvement politique, religieux et peut-être que même avec une acception aussi large, la notion de producteur ne sera pas adéquate... Mais, ce qui reste essentiel, c'est de trouver des logiques d'énonciation, des problématiques, des points de vue, des inquiétudes

⁶ Dans le cadre de l'IA il y a la volonté d'apprendre des styles. On peut lui demander par exemple d'écrire un texte à la manière de tel ou tel auteur. Or ce que l'IA détermine comme style n'est pas la

problématique mais des récurrences linguistiques. L'IA n'a aucun moyen d'adopter un point de vue singulier, pour cela il faut une intentionnalité.

singulières, des mondes qui produisent certains modes d'expression. L'idée que la petite loupe de Google est un archiviste... ou qu'elle nous dispense du travail d'archivage est surtout une ignorance de ce qu'est une archive.

Cette question est d'autant plus importante lorsque ces archives témoignent pour des points de vue minoritaires. Le traitement des informations opéré par exemple par une section syndicale, le choix de ce qui lui importe et la manière de l'organiser a un sens : la manière de classer différents types d'action, grèves, manifestations, etc. Par exemple : différentes sections syndicales n'auront pas les mêmes manières de classer leurs actions, simplement parce que ces actions sont accomplies avec une logique qui leur est propre. Par ailleurs une section syndicale changera peut-être de découpage au fil du temps. Tout cela est significatif, témoigne d'une recherche, d'un savoir, d'une modalité d'être, c'est lié à une forme d'action.

Si nous avons accès à tous les documents aplatis sous la catégorie « mouvements sociaux », ou découpés en types d'action génériques (grève, pétition, meeting...) on ne comprend plus ce qui les anime, ce qui les relie, les priorités, les spécificités.

En ce sens le travail des archivistes n'est pas de mettre les choses à leur place mais de produire une place dans notre monde pour ces choses. Une place liée à la production du sens de ces archives : relier les documents, les décrire, de telle manière qu'ils puissent produire du sens. Comment ces éléments peuvent exister aujourd'hui, comment ils peuvent être actualisés.

Un classement très thématique, homogénéisé, permet de produire des statistiques, qui peuvent bien entendu être parfois intéressantes. Néanmoins des

statistiques sur des archives qui comportent des données incomplètes, dont la formalisation est parfois forcée, n'est pas nécessairement quelque chose de très utile et certainement pas quelque chose d'objectif. Les statistiques permettent parfois de poser des problèmes, mais on leur fait souvent dire beaucoup plus que ce qu'elles peuvent affirmer. Pour qu'elles aient du sens il faut la possibilité de les confronter, notamment arriver à trouver dans les archives des données qualitatives. Et pour cela un travail d'inventaire inventif et rigoureux est indispensable. Elles permettent de comparer des masses de données semblables, beaucoup plus difficilement de comprendre et actualiser des problématiques singulières.

NUMÉRISER LES DOCUMENTS

DANS LA SALLE DE LECTURE AU REZ-DE-CHAUSSÉE DE L'IHOES

Sont présents : Marie, Lionel, Guillermo, Arthur et Clara.

G Il y a toutes ces belles archives, et certaines d'entre-elles vous les numérisez, lesquelles ?

L Il y a deux façons de numériser les archives, une un peu plus « amateur », en interne, et une autre plus professionnelle. Ici, avec la Fédération Wallonie-Bruxelles et son plan PEP's (Préservation et Exploitation des Patrimoines), on a parfois des possibilités de subventions pour numériser professionnellement des archives. On a eu trois grandes campagnes de numérisation professionnelles. Les partitions, les livres précieux et les affiches A0. Ce sont des numérisations réalisées par des professionnels, les Ateliers de l'Imagier par exemple. C'est le « top du top », on conserve ça sur serveur avec back-up...

Puis il y a les numérisations en interne, en amateur ou semi-pro, où on utilise les scanners que nous avons ici. Un scanner A3, un scanner du genre *copy book* qui permet de scanner des livres et d'opérer une reconnaissance de caractères (OCR), on a un appareil photo qui ne fonctionne plus très bien... et un scanner A4 à diapositives et à négatifs. Donc on a des milliers de documents qui sont numérisés. De belles pièces numérisées que nous utilisons quand on doit valoriser nos archives.

G Et comment se fait le choix ?

L C'est à nouveau une question de critères. On ne numérise pas tout, les gens qui disent « vous n'avez qu'à numériser toutes vos collections... », on ne fait jamais ça. Le choix de numériser est lié à la rareté, à l'état aussi. Si le document n'est pas en bon état, nous avons tendance à numériser pour ne pas perdre l'information ou pour éviter sa manipulation par trop de monde. Nous avons aussi des corpus thématiques... On se dit « nous allons numériser d'abord telle thématique ». Il faut essayer de choisir selon des critères très stricts : si ça vaut la peine, si c'est de qualité, si cela aura un impact sur le public. Si nous numérisons des choses mais qu'après on ne les communique pas, ça ne sert pas à grand-chose.

Ces critères changent selon le projet, nous faisons à chaque fois un cahier de charges pour les numérisations professionnelles.

A Tu peux nous montrer comment on numérise ?

L On va prendre un livre...

A Est-ce que le livre sent quelque chose ?

L Non, pas de bol, parce qu'il y en a plein qui sentent quelque chose... Alors on indique que c'est un livre courbe, on le met au centre, normalement il y a même une pédale pour activer le scanner... ça y est.

On voudrait investir dans un robot hi-tech IA qui tourne automatiquement les pages, mais c'est trop cher (rires).

M J'ai fait ça en tant que jobiste... pendant des jours.

L J'ai appris qu'il y avait un autre terme pour archiviste : « inventoriste ». L'inventoriste c'est un peu un archiviste qui n'a pas de qualification. La personne qui ne fait qu'inventorier, encoder mécaniquement des choses dans un inventaire sous la supervision d'un archiviste. J'ai appris ça dernièrement parce qu'il y avait une offre d'emploi qui en demandait un... Je reviens au scanner, quand on a scanné un document, on obtient un fichier PDF. Et quand on le sauvegarde au format PDF, il reconnaît les caractères.

M Donc il ne le nomme pas ?

L Si, on peut lui demander de nommer directement, tu indiques la cote et il incrémente un numéro à partir de 1... Il peut le faire mais là je l'ai fait rapidement.

A Donc on pourra faire une recherche dans le texte puisqu'il reconnaît les caractères ?

L Oui. On enregistre sous PDF/A.

A C'est-à-dire ?

L C'est une norme, le PDF/A ne permet pas de modifier le fichier, il est verrouillé en écriture. On peut le modifier mais alors on voit qu'il a été modifié. Ça permet de vérifier l'authenticité d'un document. En archivistique on utilise ça par exemple lorsque on scanne un document légal. Il y a le « PDF/A » pour archive et aussi le « PDF/X » pour la mise en page.

On va voir si ça a marché... Là je vais faire quelque chose qu'il ne faut jamais faire, sauvegarder sur le bureau, mais on va le supprimer après.

A Pourquoi il ne faut pas faire ça ?

M Parce qu'alors on sort du système de sauvegarde de documents qui est mis en place dans l'institution, on sort de la globalité de la gestion d'archives, et alors c'est moins pérenne, c'est moins *secure*, c'est moins visible. Ça complique les choses et on perd des documents en faisant ça, si chaque employé va sur son propre bureau, sur sa propre clé USB, on perd l'essentiel des documents. Le mieux c'est d'avoir un serveur partagé, ou alors un *cloud*... L'objectif est que si quelqu'un n'est pas là on puisse retrouver les documents qui pourraient être demandés instinctivement, sans avoir besoin d'un mot de passe personnel, sans devoir appeler la personne en question. Il faut pouvoir retrouver l'information de manière instinctive et rapide.

DANS LA CAVE DE L'EPUB

Sont présents : Marie, Jean-Louis, Lionel, Nadid, Arthur et Guillermo.

L Je vois là-bas que vous avez des archives audio et vidéo, vous avez des bobines de films, des bandes ?

JL On a un fonds qui est spécialement lié à la commission radio et télévision. On a des enregistrements sonores qui ont été numérisés avec l'intervention du KADOC et d'une autre association appelée EVA-DOC. Dons nous allons recevoir une copie, ce n'est pas encore fait mais c'est déjà accepté. Nous avons les originaux et nous aurons donc une copie numérique. Il s'agit d'émissions radio et télé qui ont été diffusées depuis l'entre-deux-guerres. Les premières émissions que nous avons conservées dans nos archives datent des années 1950. Elles sont heureusement numérisées maintenant.

A On pourrait les écouter ?

M Pas pour le moment, on ne les a pas encore, mais ce serait une bonne occasion pour les demander...

Il y a quelque chose qui apparaît très souvent lorsqu'il est question du passage au numérique, presque toujours comme une sorte de digression, à la limite du hors-sujet, cette question : qui réalise cette numérisation ? Dans un travail précédent⁷, dans un contexte totalement différent, celui des hôpitaux, le constat était semblable, la numérisation amène avec elle un travail monotone, mécanique. Elle remplace l'expérience par des procédures. S'ensuit souvent toute une dynamique de dévalorisation des postes de travail, de dégradation de

⁷ F. MJAHAD, M. VIALARS et G. KOZLOWSKI, *Art infirmier et numérisation*, CFS asbl, 2021.

la formation, de précarisation et plus fondamentalement de perte de savoirs⁸. Selon les concepteurs de logiciels, beaucoup de directeurs de ressources humaines et de décideurs politiques entre autres, c'est le prix à payer pour une efficacité plus grande. Dans les hôpitaux, par exemple, c'est loin d'être le cas...

Mais revenons aux archives. Qu'est-ce que l'arrivée de postes « d'inventoristes » modifie ? Outre des conditions de travail, le salaire, le professionnalisme du métier, il y a aussi des questionnements possibles sur la manière d'archiver. Archiver c'est choisir, prendre en permanence des décisions, sur ce qu'est archiver, sur la manière de classer, sur la description d'une pièce... Toute cette pensée, cette expérience, est constitutive du métier d'archiviste.

L'apparition de postes purement instrumentaux n'est jamais complètement anodine, elle ouvre souvent la voie à des fonctionnements plus centralisés, des classements plus universaux, à des traitements automatisés, à des réductions des coûts, à moins de formations... et à moins de pensée. Inversement, pour uniformiser, il est nécessaire de mettre en place des métiers presque sans savoir. Des métiers dont l'ensemble des actions peut être presque entièrement écrit⁹.

Plus généralement, il y a un souci avec une sorte d'équation qui percole un peu partout affirmant que numériser, rendre accessible. Ceci est vrai seulement dans un monde idéal, c'est vrai si on délire la technique du monde dans lequel elle

existe. Dans notre monde il y a déjà le fait que numériser, faire tourner des serveurs, les entretenir, etc. coûte cher. Certains contenus vont effectivement être bien plus accessibles. Mais il y a un choix, il faut qu'ils rentrent dans un certain écosystème, par exemple celui des GAFAM. Et, ensuite, être accessible dans ce cadre implique aussi qu'ils existeront d'une certaine manière, qu'il y aura un certain type d'accessibilité, etc.

Par exemple : la médiathèque de Bruxelles (PointCulture) a fermé entre autres raisons parce que l'offre numérique de films est jugée très importante. Pourtant, aucune plateforme n'offre dans son catalogue l'ensemble des films qui s'y trouvaient. Même en combinant une dizaine de plateformes (légal et pirates), on serait très loin du compte.

Dans le cadre des archives, nous l'avons évoqué, et on ne cessera de revenir au même problème, la question n'est pas seulement l'accès aux versions numériques des documents, mais aussi la logique dans laquelle ils existent dans une certaine archive, les liens avec les autres documents... et le fait que le contenu du document original déborde plus ou moins largement celui de la copie numérique.

⁸ Ce qui est présenté ici comme une blague : « nous n'avons pas d'argent pour un robot alors on utilise un stagiaire » est souvent, d'une manière beaucoup plus dramatique, la réalité de l'IA. En général, outre le coût, moindre les stagiaires réalisent des tâches répétitives dont un ordinateur est incapable : repérer des choses dans une photo, saisir des textes manuscrits, etc. Voir notamment

le livre de A. CASILLI *En attendant les robots*, Seuil, 2019.

⁹ A ce propos voir un travail précédent : G. KOZLOWSKI, *Ignorance ou description*, CFS asbl, 2023. (<https://ep.cfsasbl.be/ignorance-ou-description>) réalisé à partir du livre de TSING Anna, *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines*.

TOUJOURS DES MANIÈRES D'ORGANISER...

DANS LE BUREAU DE LIONEL 2^E ÉTAGE DE L'IHOES

L Ça c'est mon bureau.

A C'est le bordel !

L C'est le bordel, complètement, je ne sais pas travailler autrement. Il faut toujours qu'il y ait plein de trucs partout, sinon je ne me retrouve pas. Par exemple là c'est un fonds sur lequel je suis en train de travailler, le fonds des Ateliers Centraux. On l'a récupéré dans une entreprise où les murs avaient été partiellement démolis¹⁰. Je l'ai montré dans mes cours, on avait des archives par terre... J'ai récupéré un échantillon et j'en fais l'inventaire sommaire, mais c'est juste 5 caisses à bananes, ça va aller vite...

A Très concrètement, là, il y a une farde qui s'appelle « épuration au GIR », vous, vous ouvrez...



Lionel dans les locaux de l'IHOES

L Oui et on fait l'analyse du dossier. C'est typiquement un dossier, on ouvre... C'est

tout sale donc on prend des gants, on nettoie, on enlève tout ce qui est métallique, plastique, on regarde un peu ce que cela contient. Ici ça contient des plans, on regarde de manière générale. Puis on reconditionne dans des chemises non acides, on donne un numéro d'inventaire, on l'encode. Quand l'ensemble est fini on donne une cote définitive et on le met dans une boîte d'archive non acide aussi.

A Mais il n'y a pas de sélection dans ce dossier ?

L Non, parce que nous avons pris un échantillon, le reste a été mis au pilon par la société en charge de la démolition du bâtiment. Parfois, il y a une sélection, ça dépend si c'est une archive privée ou publique. En archives publiques, il y a un tri, on décide de ce qu'on garde, mais ce ne sont pas les archivistes qui décident, il y a des tableaux de tri édités par les Archives de l'État. Lorsqu'on veut supprimer quelque chose, il faut demander l'aval de l'Archiviste général du Royaume, c'est compliqué... En archives privées, si le producteur a donné son accord, l'archiviste peut décider s'il jette des documents. Mais on fait quand même attention...

G Quand on parlait l'autre jour tous les quatre au café, tu disais que sur des archives matérielles, rien qu'au premier coup d'œil tu pouvais avoir beaucoup d'informations. Là : qu'est-ce que vous voyez ?

L Je vois beaucoup de poussières... Ce n'est pas une blague, ce sont vraiment des archives très poussiéreuses et cela montre l'état dans lequel elles ont été

¹⁰ On peut voir des photos du site sur cette page Web consacrée à l'exploration industrielle : <https://www.exxplore.fr/pages/Siderurgie->

[Liegeoise.php](#) (Il faut descendre dans la page et cliquer sur l'onglet « Ateliers ».)

recupérées. Je vais d'ailleurs en parler dans l'inventaire que je ferai. Elles étaient dans des conditions atroces... Sinon, d'une manière générale, ce genre d'archives, c'est très simple. On regarde les classeurs. Sur chaque classeur il y a le nom du dossier et du coup on sait ce que ça contient. L'archiviste peut aller plus loin mais il n'y a pas besoin d'inventer de l'information. Normalement le dossier archivistique va porter le nom du dossier que le producteur lui a donné.

M Il faudrait vérifier que c'est bien le cas. Visuellement on comprend la structure que le producteur lui a donnée. Ne serait-ce que par la manière dont les classeurs sont nommés. En numérique nous aurons des dossiers mais c'est moins parlant. Nous voyons moins directement comment c'est structuré.

L Ce fonds n'est pas un très bon exemple, parce que nous avons juste pris des classeurs presque au hasard, juste pour donner une idée de ce que c'était.

M Pour sauver quelque chose.

L Juste pour voir comment ils travaillaient. Mais ce n'est pas du tout représentatif de notre travail. En général, quand on collecte un fonds, on le prend en entier. Déjà, quand on le prend dans les étagères on le met dans des caisses à bananes et on garde la structure des étagères. Ici c'est vraiment un échantillon...

G On voit par exemple que l'écriture au dos des fardes est toujours la même.

M Il y a un système.

L Oui, il y a un système.

M Il y a une logique qu'il faut arriver à reprendre. En numérique souvent on ne classe pas du tout.

Commencer par « regarder de manière générale », comme le dit Lionel. Ce type de regard s'intéresse à la possibilité de certaines actions¹¹, il comporte une intention. Ce n'est pas une question de regard « humain », mais d'expérience, de travail, de savoir. Comprendre l'intérêt d'un fonds, produire un sens avec ce fonds. Prendre en compte qu'il y a quelque chose d'autre qu'un tas de données, et que ces éléments existent dans différentes dimensions : sociales, politiques, économiques... Ce regard un peu général est probablement la plus grande faiblesse de l'informatique. Un logiciel ne peut comparer, additionner, classer, réaliser toutes sortes de calculs, avec des données précises, certes un nombre inimaginable de données précises, mais il n'a aucun regard d'ensemble.

Dans le cas de l'archive que nous venons d'évoquer, la question qui importe n'est pas la quantité de données. Au-delà des informations que le document transmet à celui qui les lit - et qui aujourd'hui peuvent avoir perdu beaucoup de leur intérêt - l'archive donne des informations sur la structure, l'organisation de l'entreprise à une époque donnée, en tout cas c'est la décision de l'archiviste. Mais ce qui compte est une logique, dans ce cas les 5 caisses à bananes suffisent peut-

¹¹ Dans un travail précédent, la question de ce genre de connaissance était apparue notamment lorsque des infirmières expliquaient comment elles pensent lorsqu'elles doivent décider le degré de priorité de quelqu'un qui arrive aux urgences.

Lorsque la personne à l'accueil a une certaine expérience elle produit immédiatement une image qu'elle affine. Tandis que les logiciels traitent toutes les données par une sorte de processus en arborescence.

être à donner une idée de leur manière de travailler.

L'enjeu est aussi la possibilité de regarder les documents et non seulement de lire des informations. L'état de ces documents par exemple est loin d'être une question anecdotique, ce que nous pouvons y voir c'est aussi l'histoire qu'ils ont eue. Et, dans cette histoire, notamment comment ils se relient avec nous. S'ils ont été jugés sans importance et que quelqu'un avec un regard situé, minoritaire, va les chercher et les sauvegarder ça raconte aussi quelque chose. Ça fait partie du sens qu'ont ces archives, ou plutôt du sens que nous pouvons produire avec ces archives.

LA FORME DES DOCUMENTS

DANS LA SALLE DE LECTURE AU REZ-DE-CHAUSSÉE DE L'IHOES



Le compactus de l'IHOES

A On va aller voir les affiches ?

L Oui, on peut regarder les affiches. Est-ce que vous avez un thème de prédilection ? Il y a législation sociale, santé, mutualités, féminisme, enseignement, guerres mondiales, immigration, racisme/extrême droite, syndicalisme, Belgique...

G Ce tiroir ? Il est à portée de main.

L Ah ! Vous êtes tombés directement sur une affiche superbe... Je fais attention pour ne pas la déchirer.

A Tu peux décrire l'affiche ?

L Oui, c'est une affiche de Cos : une femme qui est devant un peloton d'exécution et il y a un texte : « Aux femmes le droit de mourir mais pas de voter ». Il n'y a pas de date, mais c'est une affiche qui date de 1946. C'est une superbe affiche que nous avons utilisée plusieurs fois.

Ils avaient l'art de la typographie et du graphisme... Qu'est-ce qu'on peut trouver d'autre ? il y en a plein mais certaines sont juste des affiches d'événements, ici en lien avec le féminisme. Par exemple le Café des Femmes. Ici... je ne sais pas ce que c'est. Ah, il y en a en lien avec l'avortement. Nous avons le fonds Willy Peers, un médecin qui a été en prison pour avoir pratiqué des IVG.



Aux femmes le droit de mourir, mais non de voter, affiche de Cos, 1946

Immigration... on a beaucoup d'affiches en lien avec la défense des immigrés et des sans-papiers.

G Celles-ci sont plus récentes.

L Oui. Celle-ci est une affiche d'extrême droite. « Retour au pays », Agir. C'est un parti politique d'extrême droite qui a voté en Wallonie, qui utilise typiquement des caricatures xénophobes... On ne peut quasiment pas trouver pire que ça...

A Donc il y a aussi un souhait de conserver... ?

L Oui, on a dans notre bibliothèque des périodiques d'extrême droite aussi, notamment des exemplaires de *Rex*¹². L'idée c'est de documenter aussi les mouvements d'extrême droite, de permettre à un chercheur d'y travailler. Évidemment, on n'accueille pas de sympathisants d'extrême droite, on accueille seulement des chercheurs qui travaillent sur ce sujet.

A Comment vous trouvez ces documents ?

L Notamment grâce à Michel Hannotte (fondateur de l'IHOES) qui récoltait des documents dans les brocantes, s'il trouvait des choses sur l'extrême droite il les prenait aussi. Maintenant quand on récupère des tracts de Nation¹³ qui sont distribués, on les archive au même titre que les autres tracts politiques, pour documenter les discours politiques à un moment donné.

A Tu peux le lire ?

G « 300 000 chômeurs, ce sont 300 000 immigrés de trop dans notre pays. Pour

le respect de la dignité de nos travailleurs, priorité à l'emploi pour nos nationaux. »

L Vous avez typiquement deux symboles de l'extrême droite : la croix et l'épée... Et quelqu'un a écrit « imbéciles » au marqueur sur le tract.

A Et le tiroir que tu ouvres c'est quoi ?

L Syndicalisme. Ah, ça c'est typique de la FGTB, les affiches pour les élections syndicales avec toutes les photos des candidats. On en a plein, des comme ça, on a des tracts, des affiches, c'est très daté...

A Avec des photos de visages en noir et blanc...

L C'est intéressant parce que nous pouvons voir que pour les centrales ouvrières de la FGTB à cette époque, il n'y a pratiquement que des hommes délégués. Par contre chez les employés il y a des femmes. Ça peut être un indice de la différence de genre chez les délégués à cette époque-là. Ça porte plein d'informations.

C Tout ça c'est le passé, vous remontez jusqu'à quand vers le présent ? Par exemple la crise sanitaire...

L Ah, on fait de l'histoire immédiate aussi. Par exemple dans le cadre d'« Archives de quarantaine¹⁴ » on a collecté des archives en lien avec la crise sanitaire. Des archives audio, publicités, affiches que nous trouvions dans la rue, des photos. L'idée de l'archivistique, c'est aussi de documenter le temps

¹² Un des organes de presse du mouvement d'extrême droite du même nom, fondé par Léon Degrelle.

¹³ Parti d'extrême droite belge francophone.

¹⁴ <https://archivesquarantainearchief.be/fr/>

présent. Si personne ne le fait on perd de l'information. Nous avons aussi fait beaucoup d'interviews du milieu associatif, culturel, santé, durant le confinement. On fait beaucoup d'histoire orale aussi.

G Et ça se trouve où ?

L C'est sans doute plus de 95 % d'archives numériques. Il y a peut-être quelques pourcents de journaux papier, le reste c'est sur le serveur dans un dossier Covid, avec des sous-dossiers par thématiques.

(...)

A Maintenant on est où ?

L Dans un tout petit local qui sert d'archivage temporaire. Là nous avons quelques éléments textiles, un tissu... « FI »... Ah, oui, Front de l'Indépendance, c'est un drapeau de la Résistance. Sans doute ils défilaient après-guerre, à la victoire, avec ce drapeau. On a beaucoup de fonds des partisans. On a des journaux ronéotypés que les partisans distribuaient clandestinement dans les usines. On a une très belle collection de documents de la Résistance...

C Je n'avais jamais imaginé qu'on pouvait archiver des banderoles de manifestations.

L Oui, bien sûr, il faut archiver ! Le problème avec les banderoles, les actuelles, c'est facile, mais avant les syndicats avaient des anciennes bannières qui représentaient leurs corporations, et ça ils y tiennent comme à la prune de leurs yeux. Avoir ces bannières-là c'est quasiment impossible.

DANS LA CAVE DE L'EPUB

Sont présents : Marie, Jean-Louis, Lionel, Nadid, Arthur et Guillermo.

JL Le plus ancien journal protestant belge paraît dans les années 1840, et on a un exemplaire.

M Là, la numérisation serait intéressante. Souvent on nous dit « Pourquoi vous ne numérisez pas tout ? » On en avait déjà parlé, c'est impossible, par contre dans la presse on aimerait bien pouvoir numériser tout ça.

JL Il y a deux raisons : le support presse est beaucoup plus fragile et l'OCR permettrait une reconnaissance de texte. Ce sont deux arguments qui plaident en faveur d'une numérisation prioritaire de la presse.

(...)

On a scanné 3500 photos, on songe à faire un site dédié. Vous voyez, on a travaillé par thématique. On a repris les photos qui étaient classées par provenance et on en a fait des sujets, comme l'enseignement, le colportage. Au XIX^e siècle l'évangélisation se faisait par colporteurs, des personnes qui sillonnaient le pays avec des sortes de sac à dos, et qui vendaient des petits traités religieux à la population, les distribuaient gratuitement dans certains cas. Vendre des portions de bible, ou des bibles entières. Il faut savoir que pour les catholiques la lecture de la bible était plus ou moins prohibée jusqu'à presque la Deuxième Guerre mondiale. Le protestantisme à cet égard-là est une petite révolution, il dit : « Prenez les Écritures en main, lisez vous-mêmes, que chacun puisse être en contact direct. »

G On peut regarder un peu ce que nous trouvons dans ces archives. Ici c'est l'Église missionnaire belge ?

M Oui

JL Dans la boîte 877, il y a un très beau plan. Et on peut prendre le 412 qui est très amusant.

Voilà ce plan du temple de Jemappes, c'est un magnifique plan dans la mesure où l'architecte l'a décoré à l'aquarelle. Il date de 1906. On a retrouvé un grand nombre de plans de temple, mais celui-ci est particulièrement beau. Avec des teintes pastel.

Le 412, on a quelques affiches protestantes, celles-ci sont particulièrement amusantes. Il y a toute une polémique qui se déclenche au XIX^e siècle entre protestants et catholiques, cette querelle prend un caractère particulièrement vif à Bois-de-Boussu, un petit village dans la région du Borinage. On a un dialogue entre le pasteur et le curé via des affiches placardées sur les murs.



Temple de Jemappes, aquarelle, 1906

A Tu peux décrire les affiches ?

JL Oui, le but du pasteur était de rencontrer le curé et de faire un débat public à l'occasion du 20^e anniversaire de la prédication de l'Évangile à Bois-de-Boussu. Il avait organisé une fête et invité tout le monde. Le curé catholique a répondu en disant que pour un catholique ce n'était

pas possible d'assister à une manifestation protestante. Le pasteur a alors affiché cette affiche-lettre ouverte au curé : « Vos lignes respirent la haine et la jalousie, vous semez des calomnies. Et de toutes façons vos paroissiens sont venus en masse à la manifestation que j'avais organisée. »

Le curé répond par une autre affiche que ce n'est pas un crime pour un curé de dire à ses ouailles de ne pas assister au prêche protestant. Et s'il y a eu quelques catholiques qui ont assisté, c'est qu'il ne s'agissait pas de véritables catholiques...

Puis une dernière affiche du pasteur...

A Tu peux la décrire ?

JL C'est une affichette qui doit faire 80 cm de haut, avec des caractères qui font 7-8 cm de haut : « Un dernier mot aux habitants de Boussu... J'ai invité le curé à une discussion publique afin que chacun puisse se rendre compte de quel côté on prêche la vérité... monsieur le curé n'a pas accepté, son évêque lui défendant toute discussion publique avec un pasteur protestant. Pourquoi défendre d'éclairer le peuple ? » C'est signé par le pasteur Junod, à Bois-de-Boussu.

Voilà quelque chose de très caractéristique des relations entre les catholiques et les protestants jusqu'au concile Vatican II.

On comprend énormément de choses. On a des milliers de lettres manuscrites, de rapports... Ce ne sont pas des documents stéréotypés ou statistiques mais de la description au jour le jour. Pour un historien sociologue c'est merveilleux. Pour quelqu'un qui fait de l'histoire sociale ou politique, pour l'histoire du

colonialisme... là aussi il y a une documentation exceptionnelle.

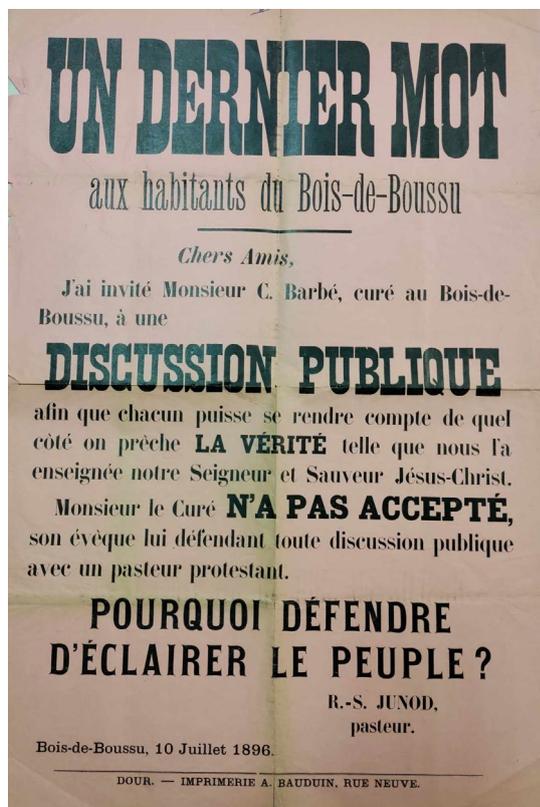
Un document ne se réduit pas à l'information qu'il exprime directement. Ce n'est pas juste le message d'un calicot datant de la Deuxième Guerre mondiale ou le texte d'une affiche du XIX^e siècle-qui permet de produire un sens. C'est aussi une modalité singulière de le dire. Le support, la manière dont il est travaillé, le type de diffusion qu'il permet. Brandir une bannière lors d'un défilé, colporter des brochures, coller une affiche dans un petit village, chaque démarche génère aussi du sens.

Encore une fois la numérisation n'est pas par nature opposée à cela, elle le devient lorsque nous lui demandons de remplacer le support original, lorsque nous ne prenons pas en compte ce qu'elle produit. Mais aussi lorsque l'archivage du support original perd des financements, lorsque les chercheurs

sont formés à négliger cet aspect, lorsqu'ils n'acquièrent pas l'expérience et le savoir-faire nécessaires pour les manipuler et les étudier, etc. Ou encore quand le mode d'interprétation hégémonique, c'est d'écraser toutes les données pour produire des statistiques.

On apprend beaucoup de la manipulation des documents. Leur fragilité, par exemple, sensible au toucher, peut montrer la pauvreté des moyens du producteur (il a utilisé des produits bon marché) ou que le document a été manipulé à de nombreuses reprises. Dans le fonds des archives protestantes, on est frappé du nombre de documents de remploi : des brouillons ou des copies carbone sont tapés à la machine sur de vieilles factures, on réutilise des fardes... Dans un fonds donné, le producteur avait utilisé comme chemise un paquet de vieilles affiches découpées en morceaux : on a presque pu reconstituer une affiche complète, qui aurait été perdue autrement. Déshabiller les archives de leurs contenants d'origine est souvent indispensable (classeurs démantibulés qui empêchent la consultation, fardes avec tringles métalliques qui rouillent et compromettent la pérennité des documents...). Mais en reconditionnant, on formate les documents et on perd de l'information. La digitalisation accentue ce processus, car c'est non seulement le contenant mais aussi le contenu qui est désincarné.

Le texte des affiches peut être très facilement numérisé, et il n'est pas très difficile de scanner ces affiches et produire un document numérique. Mais les regarder sur un écran d'ordinateur filtre une partie du contenu. Lorsqu'on voit directement ces affiches, on a une autre perception de l'effet qu'elles pouvaient produire dans un petit village. Par ailleurs le fait que l'écran d'ordinateur soit l'interface qui nous relie aussi bien à



Un dernier mot aux habitants du Bois-de-Boussu, affiche

cette affiche qu'à nos relations sociales ou notre compte en banque produit, qu'on le veuille ou non, une certaine uniformisation.

Est-ce que l'ordre est là et il apparaît avec un regard objectif, d'où l'intérêt des ordinateurs ? Ou alors l'ordre est lié aux actions possibles ? La réponse qui revient sans cesse de la pratique est la même : l'ordre est lié à l'action. C'est ce qu'on fait qui produit un certain type d'ordre. C'est dans une certaine manière d'être au monde que telle affiche a un sens et qu'elle est reliée à une lettre manuscrite. C'est dans une rencontre singulière que des éléments ont du sens ensemble. Dans une archive historique la question centrale par rapport à un document est ce qui déborde de ce document. Comment telle affiche ou telle lettre ou tel rapport existe dans une situation singulière ? L'exemple des affiches de Bois-de-Boussu permet d'illustrer cette problématique qui revient depuis le début de notre travail.

Les informations qu'elles contiennent sont insignifiantes. Mais à partir du moment où on les relie à une histoire singulière, elles permettent de produire un sens. Que ce soit l'histoire de ce village, l'histoire du protestantisme, l'histoire sociale de la Belgique, l'histoire de l'imprimerie, l'histoire des moyens de communication...

Or l'informatique est très utile au contraire pour généraliser. Les informations qu'elle traite correctement sont des informations formalisées, décontextualisées. Ce que les informaticiens appellent « données brutes ». Il faut tout un travail de construction de ces données brutes pour qu'un ordinateur puisse les traiter. Par exemple indiquer qu'il s'agit de « Affiches du XIX^e siècle » et lui demander de classer toutes les affiches du XIX^e siècle ensemble. Simplement, avec

ça, on n'a pas des histoires singulières, mais un vrac peu utilisable.

Imaginons que l'on ajoute une donnée supplémentaire et on les classe par religion... alors les affiches du curé et du pasteur n'apparaîtront pas ensemble. Ajoutons une donnée géographique, on aura toutes les affiches de ce village ensemble... Et ce tant qu'on prend en compte le lieu d'affichage et non celui d'impression. Quoi qu'il en soit, il sera toujours compliqué de trouver dans ce vrac l'histoire que racontent ces affiches croisées sans l'intention d'un archiviste ou d'un historien d'aller la chercher.

LA LOGIQUE DU NUMÉRIQUE NATIF

DANS UNE SALLE DE RÉUNION AU PREMIER ÉTAGE DE L'EPUB

M En 2018, quand ils ont fini de traiter les archives « papier » à la cave, il y a eu la volonté de continuer la démarche au niveau numérique : voir ce qu'il y avait, les aider à organiser, donner des conseils. Ils ont rencontré tous les employés de l'EPUB pour voir ce qu'ils produisaient et établir un cadre de classement d'archives numériques. Le classement a abouti mais... je peux peut-être vous montrer, ce sera plus parlant.

Le premier travail qu'ils ont fait c'est d'établir un classement très détaillé (à gauche sur l'écran) pour que chaque archive numérique ait sa place. Avoir aussi quelque chose qui se rapproche du classement des archives « papier » pour qu'il y ait une continuité. En 2018, ils sont restés là. Le Covid n'a pas aidé d'ailleurs. Mais surtout c'était trop détaillé et du coup difficilement applicable pour les employés.

Pour résumer, en 2018, l'ensemble du système informatique bascule sur le *cloud*, il y a une volonté de l'organiser de la même manière que les archives « papier », mais ça ne colle pas avec la réalité du terrain. Ça correspond à la production d'archives historiques, mais non au travail quotidien des employés.

Le travail que j'ai fait en 2022, c'est l'étape d'après qui est de pouvoir coller au travail courant (ce que vous voyez à droite de l'écran) : j'ai réduit et simplifié le classement. On a proposé un dossier par service, pour que chacun puisse avoir son endroit. Ce dont ils avaient peur c'est de mélanger les documents, de ne plus retrouver ce qu'ils produisaient.

Voilà comment c'était avant 2022. Chaque employé a sa structure et si on n'est pas cet employé, impossible de se retrouver.

Il y a un dossier « à classer », il y a un dossier « en attente », il y a un dossier « scan » où il n'y a pas grande chose. Il y a un dossier « archives » mais est-ce que c'est vraiment des archives ou des choses à jeter, ou... La personne qui fait ce dossier se retrouve en deux secondes, mais pour nous, historiens, impossible de savoir ce qui se cache derrière ces intitulés, de savoir ce qui peut être jeté, ce qui est intéressant pour l'histoire, quelle est la date de production. Si nous allons un peu plus loin... c'est ça le problème avec le numérique, il faut aller jusqu'au dernier clic pour pouvoir identifier le document. Alors qu'en papier nous voyons une structure, en numérique nous avons des dossiers dans des dossiers... Parfois on retrouve un peu de chronologie, parfois un nommage, par exemple : « budget et résultats 2012 », mais de quoi ?

L'idée, c'était de partir de ça et donner des conseils pour que ça ne se

reproduise plus, parce que là, c'est ce qu'on peut appeler du « vrac numérique ». Si on doit faire l'inventaire comme on vous a montré tout à l'heure à la cave avec le papier, on va devoir ouvrir chaque fichier, ce n'est pas possible. Ce que nous avons ici existe un peu partout : des centaines de dossiers à traiter, ou mal identifiés.



Centre d'archives de l'EPUB

Avec le papier l'archiviste peut arriver après pour faire son travail de collecte, mais l'archiviste numérique, s'il n'agit pas avant, c'est beaucoup plus compliqué. Ici on sait encore tout ouvrir mais parfois ce n'est pas le cas.

L'idée maintenant, c'est d'avoir des catégories simples qui permettent à chacun de bien classer ses fichiers et des conventions de nommage pour les documents. On met la date à l'envers, on sépare les informations dans le nommage par des *underscores*, on met le type de document. L'idée, c'est d'identifier le type de document sans devoir l'ouvrir.

Nous avons fait un « tableau de gestion » (un document qui répertorie tous les types de documents produits) et nous avons donné des consignes pour chaque type de document. Pour tel type de document, il y aura tel nommage, on le gardera tant de temps parce que la loi l'impose, s'il n'y a pas de délai légal pour

la conservation, on va réfléchir avec les employés combien de temps ils en auront besoin. Par exemple un PV de réunion, on ne va pas le mettre directement aux archives, on va le garder quelques années. On a défini tous ces délais et on a surtout défini le « sort » du document : une fois que le document a été utilisé et que nous n'en avons plus besoin, qu'est ce qu'on fait ? Auparavant c'était l'armoire dans le couloir par exemple, puis quand elle déborde on descendait les choses dans la cave. On a essayé d'identifier les documents intéressants. Pour chaque document on décide qu'on va le garder ou le jeter au bout d'un certain temps ou alors échantillonner et garder une année sur cinq.

On essaye de cadrer pour que, au final, on ait des archives numériques qui soient gérables pour un historien, qu'on ne doive pas aller jusqu'au bout du clic. Avoir une pré-structure qui nous permette d'avancer dans le traitement de ces archives numériques. C'est dans l'idéal... parce que dans la réalité c'est difficile à mettre en place.

Il y a toute une gestion du changement. Il y a des personnes à qui on impose ces règles. On discute, on les conçoit ensemble, mais il y a quand même un moment où l'administrateur général a dû dire : « OK, on s'arrête, on fixe des conventions de nommage, on fixe ce classement et il faut l'appliquer. » Là c'est plus compliqué, beaucoup sont d'accord sur le principe mais changer les pratiques quotidiennes, ça fait peur parce souvent ça touche la production personnelle...

JL Je vais encore ajouter quelque chose à ce que dit Marie. Une structure comme l'Église protestante c'est quelque chose d'extrêmement décentralisé il y a donc une difficulté supplémentaire. Marie travaille autour de ce qu'on pourrait appeler la structure faïtière de l'institution,

mais en réalité il faudrait pouvoir faire la même chose au niveau des régions. L'activité de l'Église est structurée en 5 zones (3 pour la partie francophone et 2 pour la Flandre), il faudrait ensuite pouvoir intervenir également au niveau paroissial... C'est un travail de très longue haleine. Il faudra convaincre les gens à tous ces niveaux.

M Ce que nous faisons, c'est conseiller les paroisses pour aller dans la même ligne. Ainsi, si un jour on reçoit un financement pour développer des archives numériques, on pourra collecter des archives qui seront plus ou moins traitées (classées, nommées) de manière correcte. Si nous recevons du vrac numérique qui vient de toutes les paroisses, on a vu en bas (à la cave) qu'en papier ça prend des années à classer, en numérique ça prend le double du temps et on n'est pas sûrs de savoir ouvrir les fichiers 10 ans plus tard.

En prévision de cette archive numérique à venir on a créé un espace numérique dédié à la conservation à long terme. Dans l'idéal, toutes les archives qu'on descendait auparavant dans la cave... Tantôt on disait que le fonds EPUB est toujours ouvert parce qu'on reçoit chaque année des nouvelles archives. C'est vrai, mais on reçoit de moins en moins d'archives papier parce que la plupart sont numériques, donc si on ne prépare pas ce transfert on aura des archives papier en bas et on va « tromper » le lecteur en disant : « on a les archives de l'EPUB », alors que la moitié des archives sont numériques. L'idée c'est de compléter et de rejoindre le centre d'archives numériques et le centre d'archives « papier » pour proposer quelque chose de complet.

G Du coup il y a toute une série d'archives qui pour le moment se perdent.

M Oui, c'est pour ça que je pense que nous devons nous confronter à ce problème. Parfois on a tendance en tant qu'archiviste à laisser de côté le numérique parce qu'on n'a pas le temps de gérer le papier, mais comme tu dis, ça risque de se perdre. Pour le moment on essaye de sensibiliser. Il y a aussi un projet pour l'année prochaine de faire des tutoriels en ligne pour la gestion des archives.

N On a vu en bas qu'une grande partie des archives, c'est la correspondance, ça rentre dans les archives administratives ?

M Les boîtes mail, c'est un très gros problème. Lionel, pour vous aussi...

L Oui, c'est un problème énorme.

M Il y a deux choses avec les boîtes mail. D'une part, c'est énorme à gérer et par ailleurs les gens souvent ne trient pas leurs mails. Ce qui change est que quand on recevait une lettre on la mettait dans le dossier correspondant. Ici l'archive est dissociée de la correspondance à laquelle elle est rattachée. On a les mails d'un côté, les archives de l'autre, on perd le suivi des dossiers, c'est ingérable. D'ailleurs, aucun système informatique ne permet de récupérer... Enfin il y a...

L Si, il y a un logiciel...

M Mais il permet de les archiver ?

L Non, ça, ça devrait être fait en amont par le producteur. C'est un peu comme si vous aviez une lettre, si elle n'est pas importante vous la jetez... Personne ou presque ne fait ça avec un mail.

M C'est le fameux : « au cas où... ».

L C'est ça. Mais parfois vous avez des *newsletters* qui ne servent à rien, que vous ne jetez pas, et on se retrouve en tant qu'archiviste avec des fichiers .pst, Outlook ou autres, avec des dizaines de milliers de mails, et parfois on ne sait même pas les lire. Ce qu'il faudrait c'est que le producteur sorte à chaque fois en PDF/A le document probant pour que l'archiviste puisse le récupérer, mais quasiment personne ne fait ça.

M Moi j'essaye de leur dire d'effacer immédiatement certains documents dont ils n'auront plus besoin (par exemple la commande de sandwiches du midi...) et de sortir les mails engageants (mais parfois c'est difficile à évaluer...) Puis il y a une autre question, ce que la boîte mail permet de garder, souvent elles sont remplies... l'idée est de sortir les pièces jointes.

(...)

L En tant qu'historiens on va perdre des informations très importantes qu'on aurait eues si elles avaient été échangées par courrier. On en avait parlé l'autre fois, c'est l'âge sombre du numérique, on va avoir un trou de 20 ans sur certaines documentations.

M Et le trou ne fait qu'augmenter parce que nous n'avons pas de solutions.

L Un gouffre bientôt...

A C'est parce que nous ne mettons pas en place des solutions, parce qu'il y a des manières de gérer autrement ces mails.

JL Je pense que l'informatique était prévue au départ pour le traitement des

données, donc les documents récurrents comme l'affiliation à une caisse sociale, le paiement des salaires... c'est ça qui était informatisé dans les années 1960-70. Maintenant on est confrontés au problème de l'informatique appliquée aux documents uniques et engageants. Là ça devient compliqué, l'informatique voulait rendre des services pour traiter des documents répétitifs où il était assommant de faire des opérations (additions, soustractions...), de gestion des dossiers. Maintenant on veut faire quelque chose de totalement différent, né de la micro-informatique, né de la gestion de documents par tout un chacun. Cette production, elle est personnelle, même si elle rentre dans le cadre d'une association, d'une administration, d'une institution quelconque. Comment faire pour traiter intelligemment quelque chose d'unique avec des moyens qui sont au départ pour traiter le grand nombre ?

M En plus l'informatique ne nous aide pas parce qu'elle vend la « petite loupe » qui va chercher à notre place. Elle vend la multiplication d'applications... On se retrouve sur Teams parce qu'on a eu la réunion et on a partagé le dossier dont on parlait, on se retrouve sur SharePoint, on a des documents sur OneDrive parce que ça permet de travailler de manière collaborative avec l'extérieur, on a des documents dans les mails... Ça multiplie les doublons, ça multiplie les applications, mais on nous dit qu'on va tout retrouver. Donc on ne se tracasse pas trop, on ne prend pas le temps de classer, on ne prend pas le temps de nommer parce que la société va de plus en vite et qu'on nous demande d'aller de plus en plus vite. Mais au final on ne retrouve pas vraiment, nous on se rend compte en tant qu'historiens que cette loupe ne fait pas le boulot à notre place.

Tout ne peut pas être numérisé, c'est une partie du problème relatif à l'archivage. À la fois il est impossible de numériser tous les documents et les documents une fois numérisés ne sont qu'une représentation de l'original, il y a une perte. Mais il y a un autre versant du problème : comment archiver ce qui est déjà du numérique, ce qu'on appelle « natif numérique » (ou "born-digital"). Là encore, et c'est peut-être encore plus contre-intuitif, tout ne peut pas être gardé. Il y a la masse d'informations bien entendu. Mais aussi le contexte, le format du fichier... et ce qui est peut-être plus important, ce n'est pas intéressant de tout garder. Ou plus précisément, il est intéressant, voire indispensable, de trier ce qui est archivé. Et, encore plus contre-intuitif, ou en tout cas contre l'air du temps, il est très utile de jeter, se débarrasser d'une très grande partie des contenus produits.

Contrairement à ce qu'il promet, le monde numérique ne trie pas automatiquement les archives. Il est très efficace pour classer des documents formalisés en très grand nombre, voire pour classer des documents hétérogènes avec des critères formalisés. Par exemple chercher une empreinte digitale dans une base de données. Ou afficher tous les documents suivant des métadonnées. Mais bien moins à l'aise lorsqu'il est question d'un document singulier et surtout lorsque c'est la singularité d'un document qui est intéressante. Par exemple c'est la série d'affiches qui se répondent à Bois-de-Boussu qui est intéressante.

La croyance dans la toute-puissance informatique entraîne au moins deux effets. D'une part la perte de beaucoup de documents. D'autre part une uniformisation très importante des documents pour devenir compatibles avec un traitement informatique. Mais aussi une

incapacité à jeter des documents, l'action étant vue à la fois comme inutile, illégitime et potentiellement nocive. Ce qui rend encore plus difficile de constituer des archives et renforce l'emprise du traitement informatisé, seul capable de gérer (à sa manière...) les masses de données produites.

ARCHIVES DE QUARANTAINE

DANS LE BUREAU DE LIONEL À L'HOES

Sont présents : Marie, Lionel, Guillermo, Arthur et Clara.

L Au tout début du confinement, en mars 2020, je reçois un coup de fil de Marie-Laurence Dubois qui était à l'époque présidente de l'AAFB. Elle me dit qu'il faut qu'on mette en place un système qui permette d'archiver ce qui est en train de se passer. J'étais très emballé, on a trouvé une petite équipe de gens assez motivés, dont Marie Meyer, qui avaient beaucoup de temps à ce moment-là. On avait tous beaucoup de temps, c'était très bizarre comme temporalité. Donc en trois semaines on a mis en place ce machin-là. Ce portail « Archives de Quarantaine »¹⁵ dans lequel on peut retrouver notamment plein d'initiatives qui ont été lancées par des citoyens, plein d'initiatives de collectes d'archives par des archivistes...

Quand Clara (Beaudoux) est arrivée on a aussi fait des podcasts... T'étais déjà là ?

C Non, vous aviez commencé...

L On avait commencé sans toi... Donc on a 9 podcasts amateurs¹⁶.

A Qui traitent de quoi ?

L Ils traitent du métier d'archiviste durant le confinement. Comment fonctionnaient les centres d'archives, qu'est-ce qu'ils ont récolté comme documents. On a fait ces enregistrements mais c'était via Teams ou Zoom, donc la qualité n'est pas terrible, mais on a quand même 9 enregistrements.

On a récolté non seulement la parole des archivistes mais aussi ce qu'ils ont collecté. Deux ans après le début du confinement on a, avec Clara Beaudoux, créé l'exposition virtuelle « Archives de Quarantaine ». C'est un autre site qui propose une sélection de différents éléments qui ont été collectés soit par des citoyens, soit par des archivistes. On a des photos, on a des vidéos, on a de l'audio, des interviews, des affiches, des textes, des poèmes, des trucs sur Facebook, voilà, voilà...

G Techniquement, quand vous voulez récupérer un contenu d'un site vous faites comment ?

L Ce n'est pas évident, ça dépend des sites. Il existe des « aspirateurs » de sites Web. Donc si on veut collecter l'ensemble d'un site Web sur la quarantaine, on peut l'utiliser, il va copier l'ensemble de ce que contient le site en HTML, avec les images, etc. La meilleure solution pour archiver un site est de demander au producteur de nous fournir une copie complète du code source. Moi je ne l'ai jamais fait, je ne sais pas si ça vaut la peine de le faire en tant qu'archiviste privé. Il y a le projet Web.archive.org¹⁷ qui existe et qui archive une partie importante du Web. Ce genre de choses existe, je ne sais pas si cela va durer...

¹⁵ <https://archivesquarantainearchief.be/fr/>

¹⁶ <https://archivesquarantainearchief.be/fr/podcasts/>

¹⁷ Aussi appelée « Internet Archive Wayback Machine » : <https://web.archive.org/>

Sur ce site-là, « Archives de Quarantaine », il y a notamment Virginien Horge, archiviste de la Ville de Mons, qui a expliqué comment on pouvait archiver Facebook, des mails... Il y a une réflexion qui a été faite. Mais quelle que soit la solution, il faudra aussi toujours garantir la pérennité de la lecture dudit site Web, donc faire en sorte qu'on puisse toujours lire le site Web tel que créé à un moment T... ce qui est loin d'être évident avec l'évolution des langages Web.

C Pendant le confinement, il y a beaucoup de gens qui se sont mis à témoigner sur Facebook, à faire une sorte de journal de bord. Si on n'archivait pas Facebook on allait les perdre. Virginien Horge a archivé les pages Facebook de la Ville et celles des gens.

En tout cas la question de cet archivage se pose, et si on ne le fait pas c'est seulement Facebook qui les aura archivés et qui choisira ce qu'il garde.



Marie, Arthur, Lionel et Guillermo dans les locaux de l'IHOES

L Il y a aussi le cas de Twitter qui est particulier. Pendant tout un temps la Bibliothèque du Congrès¹⁸ à Washington archivait l'ensemble de Twitter. Si un

historien veut travailler sur un Tweet d'il y a 5 ans, il peut.

G Et, qu'est-ce qu'il se passe avec le contexte ? Il y a le message, mais aussi ce que le réseau social affiche avant et après, la mise en page... Tout cela joue aussi.

L Il n'y a pas vraiment de solution pour ça. Normalement quand on archive quelque chose on l'archive dans un contexte particulier, avec une structure particulière, avec une hiérarchie particulière. Il y a tout un pan de l'inventaire où on commence par dire d'où ça vient. Dans le cas des réseaux sociaux c'est vraiment problématique, je pense qu'il n'y a pas de solution. Sauf à faire un travail de veille archivistique permanente et à recoller des éléments de contexte, mais je n'ai jamais fait ça.

C À Mons, l'archiviste a archivé la page Facebook pendant deux ans, pour avoir la suite des posts...

L On peut voir sur le site des Archives de la ville de Mons. Concert de carillons, Doudou, évocation de la Ducasse de Mons qui n'a pas eu lieu en 2020, des photos, une page Facebook.

G D'ailleurs il y a aussi la question des commentaires. Est-ce que les commentaires sur un post font partie des archives ?

L Dans le cas de Twitter qui est archivé par la Bibliothèque du Congrès c'était le cas. On a le fil Twitter complet avec les réponses par date, heure... comme sur Twitter. Ils avaient une convention avec Twitter et ils récoltaient l'ensemble, des

¹⁸ <https://medium.com/dmrc-at-large/the-library-of-congress-twitter-archive-a-failure-of-historic-proportions-6dc1c3bc9e2c>

téraoctets et des téraoctets de données, c'est énorme, même des pétaoctets. Mais ce n'est plus le cas...

C'est un truc qui n'est pas entièrement compris dans le monde archivistique. Comment faire ? On est face à un trop gros bruit et une trop grande profusion d'information. Et il faut aussi se demander si ça vaut la peine de garder ça, parce que les photos de chiens, de chats sur Facebook, ou les petits encadrés avec des fausses citations d'Einstein, est-ce que ça vaut la peine de les garder ? Surtout si ça a été partagé 3000 fois, est-ce que ça vaut la peine de sauvegarder ce genre de choses ? C'est une question qu'on doit se poser, archiver c'est détruire, on ne doit pas tout garder, on ne doit garder que l'information probante.

Tout avoir, tout garder, c'est une question qui insiste, qui revient sans cesse. On aurait pu enlever les répétitions et simplement la garder une fois dans notre texte, l'information aurait été transmise. Mais le problème est que pour réduire une histoire à une information, il faut qu'elle puisse être transmise sans son contexte (c'est ce qu'on appelle des « données brutes » en informatique), ou avec relativement peu de contexte. Il est important de regarder comment cette question arrive, et aussi de noter qu'elle arrive toujours. D'ailleurs cette répétition permet peut-être d'aller au-delà de la question des archives.

Ce tout obsédant de l'informatique, il faudrait peut-être même l'inscrire en majuscules « Tout ». En effet nous sommes dans l'ordre d'une métaphysique. L'idée que l'informatique pourrait tout faire, qu'elle permettrait de tout savoir, qu'elle permettrait de tout relier et qu'elle permettrait de tout garder. Mais aussi, et c'est peut-être là le plus

problématique, qu'elle permettrait de tout utiliser.

Or si la question se répète c'est aussi toujours la même réponse qui vient du travail, on ne peut ni ne veut avoir tout, c'est trop encombrant. Pour avoir une prise, il est indispensable de choisir et on choisit en fonction de nos intentions, de nos actions. Ce « Tout » informatique paralyse, laisse passif, impuissant.

Très loin de Seraing ou de Bruxelles, une autre archive minoritaire résonne tristement avec ce problème. Hawaï comptait une très grande diversité d'espèces d'escargots, probablement la plus variée au monde. Les plantations modernes, l'utilisation de vastes domaines par l'armée américaine comme champs d'entraînement, l'introduction d'escargots-loups avec l'espoir de réduire une espèce d'escargots nuisible pour les plantations et le réchauffement climatique l'ont décimée. Aujourd'hui la majorité d'espèces d'escargots n'existe que dans des archives. La plupart ce sont simplement des coquilles dans des boîtes, quelques espèces comportent des spécimens vivants archivés dans des boîtes un peu plus grandes.

Ces gigantesques archives de coquilles d'escargots existent en grande partie parce que des naturalistes avaient constaté qu'ils avaient tendance à disparaître, et du coup ils ont organisé énormément d'expéditions de collecte où des dizaines de milliers d'escargots étaient prélevés. C'est d'ailleurs une autre cause de la diminution des escargots à Hawaï. C'est qu'ils pensaient les escargots sans lien avec leur milieu, sans lien avec les activités humaines et pour finir les escargots comme une idée plus que comme un être vivant... Et alors, ils pensaient que garder une coquille pouvait être la même chose ou presque

qu'avoir un milieu riche en espèces d'escargots.

La forêt hawaïenne est de moins en moins susceptible d'accueillir des escargots. Une certaine vision de la toute puissance technologique n'y voit pas de souci tant que la diversité est répertoriée, archivée sous forme d'information¹⁹. Les archives sont une question du présent...

Ces archives pourraient néanmoins s'avérer très utiles aujourd'hui pour des études en biologie, pour comprendre la disparition des escargots, pour développer la théorie de l'évolution des espèces, pour mieux cerner les effets du changement climatique...²⁰ Pour cela il faudrait aussi pouvoir comprendre ces coquilles dans un monde. Bien entendu, un certain type de forêt, mais aussi comprendre les comportements de ces animaux (en général cette question est réservée aux grands animaux). Pouvoir aussi la placer dans le cadre de la culture hawaïenne, redonner les noms par exemple.

Cela nécessiterait des archivistes compétents, dans ce cas des spécialistes des escargots, capables de trier des coquilles d'escargots, ayant une connaissance de la culture hawaïenne, de l'histoire des sciences du XIX^e et XX^e siècle notamment. Des financements, des lieux adaptés à la conservation, etc. Dans notre monde : quelqu'un de compétent, qui après avoir eu une solide formation en biologie, passe des années à se spécialiser dans la compréhension de coquilles d'escargots, qui bricole avec financement à l'année, qui s'intéresse à

des questions jugées en général non-scientifiques comme la culture locale...

On revient au départ, les archives sont des questions du présent, et des enjeux politiques.

LE SENS DE L'ORGANISATION

DANS UN AUTRE CAFÉ

Sont présents : Marie, Lionel, Clara et Guillermo.

G Maintenant que nous avons fini ce texte, comment il s'appelle ? Quel est le titre ?

M Ah.

L Je vais regarder un peu le texte, ça fait un moment...

C Moi je vais le reprendre sur mon téléphone.

(...)

L Entre le silence et le bruit : le numérique en archivistique... Un truc dans ce style-là.

M C'est pas mal.

L On a beaucoup parlé de ça, de silence, de bruit, de *big data* et en même temps de problèmes de récupération de données.

M Oui en même temps, il y a beaucoup et on ne sait pas...

¹⁹ Voir : T. VAN DOOREN, *Tout un monde dans une coquille. Histoires d'escargots au temps des extinctions*, La découverte, 2023.

²⁰ Cette référence à la biologie peut aussi nous faire penser à un autre projet, qui est proche des

réflexions en archivistique sur « que garder de la diversité des activités humaines/du vivant » : https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9serve_monodiale_de_semences_du_Svalbard

L Entre bruit et silence... Tu n'avais pas donné de titre ?

G Non.

L Moi la première chose qui me vient à l'esprit, c'est que nous avons fait un texte sur le numérique et comment le conserver. Et là je suis en train de regarder mes mails et je tape « Guillermo » et je ne trouve pas.

M C'est vraiment ça.

L Toi t'as déjà une idée ?

G Aucune.

C Dans ta manière de construire le texte, il y a des espaces, la cave... Peut être l'idée d'un plan ou d'une direction ?

L Un peu l'idée d'un cheminement. Nous avons pris plusieurs chemins. On a commencé par une rencontre, puis une deuxième chez nous, puis un troisième, on a cheminé dans le labyrinthe des archives.

C « Cheminement », c'est justement à la fois géographique et mental, c'est pas mal...

M Il y a aussi le fait que, au début, on venait pour parler de l'influence du numérique et finalement une bonne partie de nos discussions se sont centrées sur la définition des archives. Il y a une cette idée que le numérique, c'est un outil et que pour parler du numérique il faut quand même revenir aux fondements. Finalement, on n'a pas su expliquer en quoi le numérique influençait sans expliquer ce qu'on faisait.

C Moi je pensais « en chemin » : vers quoi il serait bien d'aller par rapport au numérique et aux archives.

L Oui, ce serait une bonne idée. Quel est l'objectif, quel est l'absolu en termes de conservation d'archives et de numérique ? en chemin vers... Il faudrait le tourner autrement, mais les deux grands objectifs sont l'organisation et le sens. Organiser des éléments disparates et donner du sens à des éléments qui sans les archivistes n'auraient pas de sens.

M Oui.

L Organisation et sens. Donner du sens et de l'organisation à du bruit.

